

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Caleb et ses filles

Adrien Thério

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thério, A. (1988). Caleb et ses filles. *Lettres québécoises*, (49), 10–15.



*Les ventes des  
Filles de Caleb  
d'Arlette Cousture  
dépassent  
maintenant  
les 120 000  
exemplaires.*

*L'éditeur vient  
de faire une  
réédition. Et on  
espère dépasser  
les 200 000  
sinon plus  
d'ici la fin de  
l'année.*

*Il s'agit donc,  
après Le Matou  
d'Yves Beauchemin,  
d'un des plus grands  
best-sellers  
au Québec.*

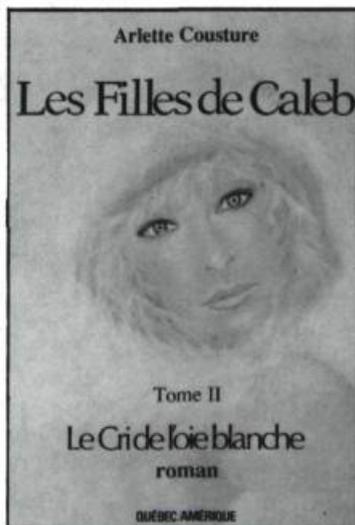
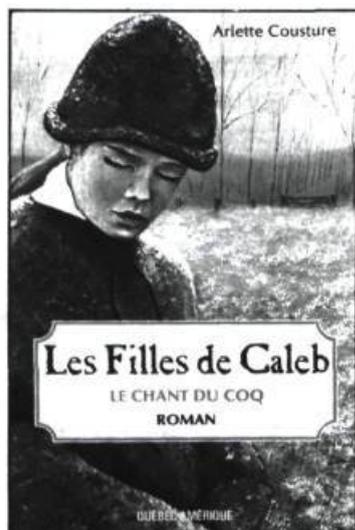
Photos: Athé

Les photos ont été prises à l'hôpital Notre-Dame, dans les corridors et dans une salle de classe, là où Blanche, le personnage principal du tome 2 a fait son cours d'infirmière.

# CALEB ET SES FILLES

On se demande souvent pourquoi un livre plutôt qu'un autre devient un best-seller. Quand on a lu *Les Filles de Caleb* d'Arlette Cousture, on ne se pose plus la question. On sait que s'il y a une recette pour faire vendre un livre, madame Cousture la connaît parfaitement. Je ne veux pas dire par là que l'auteur s'est dit d'avance qu'il lui fallait tant d'ingrédients, tant d'épices pour que le plat soit présentable. Non. Ce que je veux dire, c'est que madame Cousture a trouvé, d'instinct, en racontant son histoire, tous les éléments qui accrochent le lecteur et ne le laissent pas d'un pouce par la suite.

La plupart des auteurs sont économes quand il s'agit de mettre des personnages en scène. Ce n'est pas le cas dans *Les Filles de Caleb*. Évidemment, comme dans tous les bons romans, nous avons deux ou trois personnages principaux. Ce qui est différent ici, ce sont les personnages secondaires qui se comptent à la douzaine et qu'on apprend à connaître comme nos amis ou nos ennemis. Comment l'auteur a-t-elle pu créer tant de personnages et les rendre tous intéressants? C'est son secret. Je dirais cependant que ce secret réside en partie dans l'émotion qui court à travers toutes ces pages, une émotion qu'on fait sienne parce qu'on ne peut faire autrement que de s'attacher à tous ces êtres qui vivent si intensément.



Il y a plus. La plupart de ces personnages vivent des amours ou des haines qui n'en finissent plus. Il y a des accalmies mais tout recommence de plus belle, au tournant d'une page, à travers tant d'événements, tant d'aventures qu'on en reste sidéré. Et toutes ces histoires nous sont racontées comme si elles nous appartenaient.

En fait, oui, elles nous appartiennent, elles appartiennent à tous les Québécois qui se sont battus depuis si longtemps pour se faire une petite place au soleil. Ce livre, c'est un hommage à la maîtresse d'école d'autrefois qui enseignait dans les arrières-rangs dans des conditions effroyables; c'est un hommage à la mère de famille nombreuse d'autrefois aussi car notre maîtresse d'école, au fil des années, élèvera une bonne dizaine d'enfants; enfin, c'est aussi un hommage à la garde-malade d'hier qui aurait bien voulu devenir médecin mais qui ne pouvait avoir accès à cette carrière parce qu'elle n'avait pas ce fameux baccalauréat qu'il fallait pour entrer à l'université. En pleine brousse, elle deviendra plus grande que nature.

J'ai lu *Les Filles de Caleb* en moins d'une semaine au commencement de décembre et, ma lecture terminée, j'ai eu envie de poser des questions à l'auteur. Je lui ai téléphoné. Nous nous sommes rencontrés. Et voici les réponses à mes questions.

Adrien Thériot

**A.T.** Vous situez le commencement de votre histoire en 1892. Dès le premier chapitre, nous apprenons qu'Émilie — nous sommes en 1895 — enseigne dans une classe de rang à des élèves de première jusqu'à la septième année. Cette école devait être bien exceptionnelle. Moi, j'ai été à l'école de rang dans le deuxième quart du vingtième siècle, et j'ai été le premier, au Chemin-Taché, à me rendre en septième année. Avant cela, les institutrices n'avaient pas de diplôme et les élèves devaient s'arrêter en quatrième année ou en cinquième année au plus, s'ils aimaient l'école. Ou alors, aller à l'école du village. D'ailleurs, si je ne me trompe, c'est en 1940 ou en 1941 que le Département de l'instruction publique a fait passer un examen de septième année à tous les élèves de cette classe, dans le Québec. Votre Émilie qui enseigne jusqu'à la septième année, en 1895, j'ai un peu de difficultés à y croire.

**A.C.** Hal... les incroyables. En 1867, à Saint-Tite, il y a 183 élèves d'inscrits. En 1889, parce que l'espace était insuffisant, on a commencé à refuser les enfants de moins de cinq ans et de plus de seize ans. Ce n'est qu'en 1891 que le couvent a été ouvert, donc déjà, l'instruction existait avant que les communautés religieuses ne «s'en occupent». Les garçons ont eu leur collège en 1898. Et, en 1902, malgré ces vénérables institutions, il y avait toujours dix écoles primaires à Saint-Tite.

Émilie Bordeleau (la vraie) a effectivement eu son diplôme d'enseignement dit «diplôme élémentaire de 8<sup>e</sup>». On me raconte qu'elle l'a obtenu en rédigeant son examen à Trois-Rivières, avant 1900, comme le dit le roman. C'est à l'âge de treize ans qu'elle s'est réellement brouillée avec son père qui la trouvait «trop instruite». Je ne sais où se trouvait l'école du «Chemin-Taché» que vous avez fréquentée, mais elle devait être plus loin que l'Abitibi, parce qu'en Abitibi, en 1938, Rollande, la fille d'Émilie et diplômée comme sa mère, avait vu ses élèves de septième recevoir *cum laudae* leur certificat de l'instruction publique. Et ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait. Blanche, elle aussi, a eu son diplôme. Par contre, il arrivait que devant la pénurie d'institutrices qualifiées, on embauchait des jeunes filles non diplômées. Les témoignages que j'ai reçus me disent qu'Émilie enseignait la



huitième à celles (pas ceux... ils poursuivaient rarement) qui étaient intéressées. Son élève, Éva Pronovost, devenue sa belle-sœur, avait continué après sa septième... et nous sommes avant 1900. Il fallait quand même qu'il y ait quelque part des élèves assez qualifiés pour fréquenter le «Business College» ouvert à Saint-Tite en 1908! Dernière chose, quand le gouvernement a décidé «d'exiger des qualifications», le diplôme de Rollande a été considéré comme équivalent à une douzième année! Ce qui, aujourd'hui, lui donnerait une année collégiale. Et nous ne sommes pas encore en 1950!

**A.T.** J'ai cru, à un moment de ma lecture, qu'Émilie aimait tellement son métier d'institutrice qu'elle ne se marierait pas. Vous en avez fait une institutrice extraordinaire et, par après, une mère de famille nombreuse. Vous avez combiné la rage — si je puis dire — de la fécondité d'autrefois avec la rage de savoir, de s'instruire. Les deux n'allaient pas souvent ensemble au commencement du vingtième siècle au Québec. Est-ce que vous avez voulu ainsi vous ou nous réapproprier des choses qui auraient dû nous appartenir à cette époque-là?

**A.C.** Émilie est tellement zélée qu'elle «garde» ses élèves à l'école alors que théoriquement, comme vous le disiez, le primaire était de quatre ou cinq ans. Théoriquement... Mais les commissions scolaires n'étaient pas toutes très orthodoxes... passons. En revanche, en consultant le manuel d'histoire de Lin-

teau, Durocher et Robert, on apprend que 79,4% des enseignants en 1897 étaient des femmes. Je pense qu'elles étaient «peut-être» intelligentes et qu'il est possible qu'elles aient voulu continuer, malgré leurs grossesses, à penser. Je n'ai rien voulu me réapproprier mais je pense qu'il est temps que l'on sache que les gens ne se faisaient pas instruire par les médecins et les avocats mais par leurs mères... Ce sont les femmes qui, sournoisement, enseignaient des choses idiotes et inutiles à leurs enfants : des lettres, des mots, des chiffres, des additions, des soustractions, de la lecture et même des prières. Notre société est bougrement matriarcale et cela se poursuit. Presque tous les hommes que je connais ont eu une «sainte mère». Et c'est à peu près notoire que les femmes de la campagne étaient, dans une forte proportion, plus instruites que leurs maris et «géraient» le patrimoine familial.

**A.T.** Parlons de la scène de l'accouplement du bel étalon et de l'élégante pouliche. Tout le monde — en tout cas pas mal de monde — les regarde faire pendant leurs poursuites effrénées. Même les deux amoureux, Émilie et Ovila, qui sont très jeunes, sans oublier Berthe la future religieuse, s'en mettent plein la vue. La narratrice prend la peine de dire qu'Émilie avait déjà vu ça à plusieurs reprises. J'en doute, mais passons. Selon moi, de deux choses l'une, ou vos personnages — ceux qui regardent cette scène — sont des voyeurs ou alors c'est la narratrice qui est voyeuse.



**A.C.** Ce qui est «bête» quand on écrit un roman qui se passe en Mauricie, c'est qu'on est forcé de comprendre la Mauricie... On doit imaginer le bois et la pitoune et les chantiers. Quand encore ce roman se passe en partie à Saint-Tite et à Saint-Stanislas, on doit se représenter l'engouement pour les «moulins à scie», les chevaux, l'odeur du cuir. On doit savoir qu'il y avait des courses en traîneau sur la rivière glacée en hiver et des courses pour lesquelles on gageait en secret à l'hippodrome l'été! Les chevaux fascinaient et posséder un étalon champion à cette époque — celle du tournant du siècle — représentait peut-être quelque chose comme une belle Rolls-Royce aujourd'hui. Alors, si vous donniez à un gagnant de loterie le privilège de voir son automobile de rêve être assemblée, il prendrait probablement le premier avion pour l'Angleterre. Caleb, lui, s'est pincé de joie de savoir qu'il aurait un beau cheval. D'ailleurs Émilie elle-même dira qu'il était aussi excité qu'un enfant recevant un cadeau. Imaginez. Son rêve réalisé à quarante ans! Vous doutez qu'Émilie ait vu plusieurs accouplements? C'est que vous n'étiez pas à Saint-Tite au tournant du siècle, ni à Saint-Stanislas. En fait, moi je doute que vous ayez vécu à la campagne même si vous l'affirmez. Si tel est le cas, vous deviez avoir l'esprit ailleurs. Ou l'esprit ailleurs... Parce que moi, quand j'ai vécu à la campagne, j'ai vu les bœufs et les vaches, les porcs et les truies, ma chatte et son matou. Et je suis loin d'être voyeuse! Je regarde la vie, tout simplement...

**A.T.** Après cette scène, Émilie et Ovila, nos deux jeunes amoureux,

«s'enfoncèrent dans le bois». Ils reviennent apparemment sans avoir rien fait ou pensé à faire quelque chose. Après ce qu'ils viennent de voir, c'est un peu surprenant. Un peu plus loin, c'est Caleb qui dit à Ovila qu'il veut qu'il «respecte» sa fille. Est-ce que c'est possible, après de pareilles invitations sexuelles, pour ces deux tourtereaux, se conter fleurette comme si de rien n'était?

**A.C.** Vous avez l'esprit tordu, mon cher! Je précise tout de suite que Caleb ne dit jamais à Ovila de respecter sa fille, mais lui demande de surveiller sa réputation. Deuxièmement, il le taquine même en allant jusqu'à lui demander «Ma fille t'a-tu mordu la langue?» Et souvenez-vous de vos dix-huit ans... Compte tenu de votre âge, près du mien, je gagerais qu'à cet âge vous aviez des fantasmes certes, mais un pucelage intact. Au fait, à votre connaissance est-ce que tous les «jeunes amoureux» qui sont nos contemporains se sont littéralement violés après avoir vu *37,2° le matin*?

**A.T.** Comment votre Henri Drouville, l'inspecteur d'école, soupirant d'Émilie même s'il ne l'a pas épousée, a-t-il pu faire, dans la suite, plus ou moins partie de la famille de Caleb puisqu'il parlait si bien? Il n'oubliait même pas les «ne». Il devait avoir un accent très marqué comparé à celui de tous ces gens de la campagne. Est-ce que certains ne l'ont pas traité de «tapette»?

**A.C.** Je ne peux pas croire qu'ils l'auraient fait puisque Henri était le mari d'Antoinette, la grande amie d'Émilie. Est-ce que vous croyez sérieusement

qu'Émilie aurait refusé de recevoir ses amis à son mariage et au baptême de sa fille parce que Henri châtiait sa langue? Non. Émilie pouvait la parler aussi bien — ce qui d'ailleurs agaçait Caleb. Elle se servira admirablement de cet avantage quand elle ira inscrire ses enfants au couvent de Shawinigan. Même la religieuse le remarquera et elle ne pensera pas qu'Émilie est «gouine». D'ailleurs, avez-vous l'impression que les Québécois avaient tous abandonné la langue française en 1760 pour la retrouver par miracle en 1965?

**A.T.** Les enfants Pronovost, sauf exception, n'aimaient pas la terre. Mais ils avaient d'autres talents. En leur donnant autant de métiers où ils vont faire des affaires, avez-vous voulu faire mentir le mythe que les Canadiens français n'étaient pas faits pour les affaires?

**A.C.** Je n'ai dit que la vérité. Les Canadiens français étaient de redoutables hommes d'affaires. On assiste présentement à quelque chose d'amusant. Quelque chose comme «après nous, le déluge» et moi j'ajouterais «avant nous, le néant». La mémoire collective est courte et même «écourtichée». Imprimez-vous votre magazine sur du papier *Rolland*? Si oui, cette compagnie existe depuis 1842 et son fondateur, Jean-Baptiste (oui, oui, comme un bon *canayen* à mouton) Rolland, est né en 1815, l'année où Napoléon Bonaparte a cessé de se gratter le ventre quand on faisait son portrait. Rolland avait vingt-huit ans quand il a fondé sa compagnie. En 1849, la Banque d'Épargne était créée, chez les *Canayens*-français. Vers 1860, la Banque Nationale (qui a changé de nom pour le reprendre durant notre décennie d'innovateurs...) a vu le jour. On se souvient encore des Frères Dupuis, qui durant les années 1920, arrachaient déjà la clientèle francophone à *T. Eaton & Company*. Et les frères Dufresne, qui ont développé tout le quartier Maisonneuve, se sont impliqués dans la construction du pont de Québec. Et les Simard de Sorel, les Bombardier de Valcourt, sans nommer J.É.A. Dubuc du Lac-Saint-Jean qui a, entre autres, construit le port de Port-Alfred. Non. Les Pronovost étaient conformes à leur époque. Je me demande qui a dit, un, que les Québécois étaient des sédentaires, ce qui est faux et, deux, qu'ils n'avaient pas le sens des affaires. Vous ne serez donc pas étonné d'apprendre que ce sont les petits-fils de la vraie Émilie qui dirigent Propair en Abitibi, dignes héritiers de leur père, Émilien, qui du haut de ses quatre-vingt-un ans, suit encore les choses de près.

**A.T.** Et Ovila, ce personnage de légende maintenant, qui est toujours en train de sculpter quelque chose en bois, qu'est-ce qu'il serait en 1988? Encore un homme des bois ou un vrai sculpteur?

**A.C.** Il sculptait le bois, certes, mais il était aussi un extraordinaire mécanicien, comme il le prouve à la Belgo. Faisons une concession. Il serait un ingénieur à la Baie James!

**A.T.** Lors d'un de ses voyages en train, Émilie qui ne lit jamais même si elle enseigne, sort tout à coup *Madame Bovary*. Est-ce que la narratrice ne pousse pas un peu fort ici?

**A.C.** Émilie a toujours lu. Elle a un dada qui ne la quitte pas : lire le dictionnaire. Elle le prend au moins vingt fois dans le roman. Quand elle attend, quand elle est inquiète, comme lecture de chevet et j'en passe. De plus on sait que Henri lui prêtait des livres. Peut-être est-ce là qu'elle a lu *Madame Bovary*? La narratrice a le droit de le supposer, non?

**A.T.** Dans le deuxième tome, au moment où Napoléon, amoureux éconduit et tout chagrin, revient sur les bords du fleuve pleurer sa Blanche, il prend par la queue une anguille morte, laissée là plus tôt, et la lance dans le fleuve en «criant comme un homme qui vient de prendre conscience qu'il est perdu

dans le désert». Avez-vous réfléchi à la symbolique de cette scène avant de l'écrire?

**A.C.** Haaa... Non! Je n'ai pensé qu'à deux choses. La première, il était dramatiquement intéressant de retrouver l'anguille abandonnée plus tôt par les jeunes sœurs de Blanche. Et l'anguille ne représentait que le souvenir de la présence de Blanche. La seconde, j'ai passé mon enfance à pêcher la barbotte et à relancer, avec un bâton, les anguilles échouées et mortes sur les rives du Saint-Laurent, à Saint-Lambert. Dans mon souvenir, le fleuve alors accessible dont les rives étaient remplies de carcasses de poissons, de pierres ponces, de mousses et d'algues — et non de préservatifs et de tampons hygiéniques Playtex comme c'est le cas présentement sur les rives de Longueuil rendues accessibles en enjambant la 132 — était quelque chose d'extraordinaire. Probablement que les jeunes sœurs de Blanche ont, elles aussi, voulu rejeter le poisson qui faisait peur parce qu'il ressemblait à un serpent. Rien de phallique ici. Rien de volontairement symbolique non plus. Mais votre remarque me force à me rendre compte que c'est vrai que l'imagination du lecteur chevauche celle de l'auteur.

**A.T.** Comment expliquez-vous la relation de presque intimité qui existe entre Émilie, qui ne pratique pas ou si peu, et le curé Grenier qu'elle ne cesse de relancer. Et comment se fait-il que tous ses enfants

qui pratiquent ne lui posent pas de questions à ce sujet (sauf Paul, à un moment précis, mais non dans le but de savoir si oui ou non elle pratique)?

**A.C.** Si maman dit, «je garde la maison», l'enfant pense, «maman garde la maison». Quand l'enfant vieillit et prend conscience de l'ostracisme, il intuitionne quelque chose qu'il ne peut exprimer. Et presque nulle part, dans le livre, il n'y a de mention sur les habitudes religieuses d'Émilie sauf peut-être quand Blanche l'accompagne à une messe «amputée» ou vers la fin quand Blanche rigole en apprenant qu'Émilie a récité un *Ave Maria*. Blanche elle-même, en Abitibi, sera étonnée de la religiosité de Clovis. À l'Hôpital Notre-Dame, quand on lui demandera d'aller à la chapelle prier pour «la grosse morte», elle refusera.

Quand au curé Grenier, maintenant on dirait que «c'est un gars correct». Je sais, pour l'avoir moi-même subie, que la religion a été épouvantablement geôlière. Mais, d'après des octogénaires, il y a eu de ces curés «corrects» qui faisaient leur travail : les sacrements, la messe, écrire les lettres et lire les réponses, donner un coup de main. Le curé Grenier fait partie de cette sorte de prêtre et, quoique de tendance anti-cléricale, je suis plutôt contente d'avoir fait une autre sorte de personnage. La gentillesse et la générosité. Même en soutane... Et, il faut quand même dire que, comme auteur, je cache sous la barbe du curé, une psychologie semblable à celle de Caleb. D'ailleurs, Émilie, elle-même, le pense. Vous dites qu'elle le relance? Moi, je pense que lui aussi la relance et que, finalement, ils sont de vieux amis. N'oubliez pas qu'il était jeune curé quand elle a fait son grand spectacle de Noël en 1896 et qu'il l'a enviée quand elle est devenue grand-mère en 1926.

**A.T.** Il y a trois personnages secondaires dans votre livre qui retiennent plus l'attention que des personnages secondaires ordinaires. Évidemment, comme narratrice qui, presque tout le temps, s'aligne sur les deux personnages principaux, Émilie et Blanche, vous ne pouviez en dire plus d'eux que ce que vous en avez dit. Il s'agit de Paul qui, même après avoir été obligé de laisser tomber la soutane, ne veut rien laisser tomber d'autre, surtout pas son célibat; de Berthe, qui est entrée au couvent, — chez des cloitrées, — même si on apprend lors de la dernière visite qu'Émilie lui rend, qu'elle n'a jamais cru à grand'chose, surtout



pas à l'enfer, et qui se suicide après cette visite «comme un soldat»; et d'Ovide qui a longtemps trainé la patte à cause de sa tuberculose et qui, finalement, s'en tire et s'en va demeurer à Montréal pour être seul avec ses livres et sa musique. Ne dirait-on pas que ces trois personnages se cachent derrière un écran? Qu'en pensez-vous maintenant qu'ils sont loin derrière vous?

A.C. Avec le recul, je trouve encore qu'ils sont vrais. Ils ne se cachent pas. Paul est très malade et déçu de la vie. Et son diabète — à l'époque moins bien connu que maintenant — l'a rendu impuissant. Il l'avoue d'ailleurs à Blanche. Il n'a donc pas volontairement refusé de laisser tomber son célibat comme vous dites. Il n'a jamais pu «remonter» l'anti-célibat. Berthe, c'est autre chose. Berthe, c'est la maladie mentale. La fuite. La peur. L'obsession de la perfection. Et son suicide, c'est «l'anti-écran». Elle a accepté, dans son trouble, de se voir et ne s'est pas aimée. Elle a donc fui irrévocablement. Quand à Ovide, c'est une espèce d'intellectuel qui a passé sa vie de campagnard sur un hamac à lire des livres et qui, retrouvant trop tard la santé, s'est hâté d'aller voir ce qu'il considère comme la «beauté» là où il croyait la trouver. Je me demande si un conservateur de musée frémit chaque fois qu'il passe devant une toile... Mais je serais curieuse de le voir s'ébaudir sur une plage. Maintenant qu'Ovide pouvait respirer, — au fait, la tuberculose pouvait être récurrente, — il a décidé de respirer la ville dont il avait été privé. S'il avait été citadin, il ne faut pas oublier que c'est au sanatorium qu'il se serait guéri. Mais son univers, jusqu'à ce qu'il le quitte, n'était rien d'autre qu'un vaste sanatorium... La beauté, c'était la ville. Pour le conservateur, ça peut être la plage.

**A.T. Vous parlez beaucoup de médecine, le diabète, la tuberculose etc. Êtes-vous infirmière?**

A.C. Voyons donc! Beauchemin a-t-il été propriétaire d'une binerie et complice du diable? Dumas, mousquetaire? Flaubert, femme adultère? Clavell, samouraï? Non seulement ne suis-je ni infirmière ni médecin (au fait pourquoi pensez-vous infirmière? J'aurais pu étudier en médecine comme Jutras ou Johnson? Serait-ce un préjugé?...), mais je me suis bien équipée de livres sur les sages-femmes, la médecine, et j'ai même parlé à des médecins pour vérifier le «contenu» médical. C'est comme ça que je fais ma recherche...



**A.T. Vos «filles» n'ont jamais pensé à faire leur cours classique, on sait pourquoi. Est-ce qu'elles ne seraient pas heureuses aujourd'hui, de voir qu'on peut aller à l'université sans être passé par là?**

A.C. Je suis incapable de répondre à cette question. Parce que je suis de la génération des «filles» qui ont fait leur cours classique pour aller à l'université. Et puisque je suis une terrible réactionnaire qui s'ennuie à mourir de la pensée des jésuites et de la formation des franciscains; une terrible réactionnaire qui annonce encore que le cours classique n'est pas battu — il faut voir les prises de bec les soirs de réveillons — je dirigerais leur réponse. Comme pour moi l'université n'est pas encore un mauvais moment à passer pour obtenir un diplôme, mais davantage un moment privilégié pour s'enrichir, je ne veux surtout pas m'immiscer dans leurs pensées. D'ailleurs, j'ai toujours refusé de le faire quand je vivais avec elles et leur imaginaire.

**A.T. Une question naïve. Comment peut-on, comme Émilie, Ovila, Henri Douville et d'autres, aimer si longtemps et si intensément quelqu'un? Et, pour d'autres, haïr encore plus longtemps? Est-ce que cette sorte d'amour et de haine n'expliquerait pas un peu le grand succès de *Les Filles de Caleb*?**

A.C. Je ne pense pas que ce soit l'explication. Mais je n'ai pas la réponse. Je pense, d'après ce que me disent les gens, que c'est parce que les personnages sont vrais. Dans leur amour ou dans leur haine. Dans leur générosité ou leur mesquinerie. Dans leur chagrin ou dans leur euphorie. Dans leur quotidien, quoi! Croyez-le ou non, un Français, professionnel du livre, m'a dit qu'il aurait voulu appartenir à cette famille. Alors, c'est peut-être l'universalité des émotions qui explique le succès. Notre quotidien nous apparaît comme la terreur de la vie. L'éteignoir de la passion. La routine à répétition. Mais, en lisant le quotidien de quelqu'un d'autre, on se rend compte qu'il est rempli de vie et de toutes ces émotions. En lisant *Les Filles...* les lecteurs font peut-être une projection inversée, à savoir qu'ils ne se projettent pas nécessairement dans les personnages, mais que, au contraire, ce sont les personnages qui se projettent dans leur vie pour mettre en lumière tout son relief. Et puis, peut-être que j'ai cultivé un certain talent de raconteuse... Peut-être que ça y est pour quelque chose, non? □